

FLORENCE BOUCHY

De Niki de Saint Phalle (1930-2002), on connaît souvent les *Tirs*, ces performances qui l'ont rendue célèbre dans les années 1960. L'artiste franco-américaine extériorise et sublime, dans ce geste qu'elle assimile à un « assassinat sans victime », la violence qui l'habite. On connaît aussi ses *Nanas*, ces poupées géantes et colorées, chahuteuses et puissantes, joyeuses et terrifiantes, toujours « un pied, deux pieds en l'air ». « Suspendue, vous êtes moins vulnérable », remarque Nathalie Piégay, dans le récit qu'elle lui consacre. Vous protégez, vous dansez, vous dominez, vous volez, vous partez, vous avancez », alors que, sur « le sol, on peut vous toucher, vous frapper, vous cibler ».

Intriguée par cette œuvre dont elle s'aperçoit qu'elle sait peu de chose, l'écrivaine décide de marcher sur les pas de la plasticienne, visitant les lieux où elle a vécu et les espaces où sont exposées ses sculptures et celles de son mari, le Suisse Jean Tinguely (1925-1991). Le récit biographique qu'elle en retire, pour évoquer le monde « de folies, de violences et de révolte » auquel ouvre l'expérience artistique de Niki de Saint Phalle, est fort intéressant mais peut-être un peu sage. Il change de statut lorsque, à la faveur d'une remarque que lui fait une amie, sur une rencontre possible entre « Niki » et Louise Bourgeois (1911-2010), Nathalie Piégay se décide à prolonger des recherches qu'elle pensait avoir menées à leur terme.

De fil en aiguille

3 nanas. Saint Phalle, Bourgeois, Messenger est ainsi un tout autre livre que celui que l'on croyait d'abord lire. Un triptyque composé de fil en aiguille, au gré des hasards et des coïncidences heureuses auxquelles l'écrivaine devient soudain sensible. Cédant à « la force des obsessions » qui l'assiège et la conduisent à « vouloir tout connaître de la vie » de Niki de Saint Phalle, elle fait de



Devant des œuvres d'Annette Messenger, au Musée d'art de Tel-Aviv, en 2022. JACK GUEZ/AFP

Un surprenant récit de Nathalie Piégay autour de Niki de Saint Phalle, Louise Bourgeois et Annette Messenger

L'énergie créatrice, secret d'artistes

son matériau biographique la matrice d'une étude sur les ressorts de la création artistique. Interrogeant la manière dont Louise Bourgeois a pu inventer la « sculpture autobiographique », elle la compare à la façon dont Niki de Saint Phalle a créé « à partir de son histoire personnelle, qu'elle projette dans des personnages extraordinaires ». Sous la plume de Nathalie Piégay, le rapprochement entre les deux artistes paraît limpide. Toutes deux ont connu, comme elle l'écrit, « l'angoisse, l'effondrement, la révolte

contre le père ». Reprenant le mantra de Louise Bourgeois, pour laquelle « art is a guaranty of sanity », l'écrivaine voit, dans « la force qu'elles avaient pour lutter contre la folie et la violence subie », le ressort de leur art.

Le lien avec le travail d'Annette Messenger (née en 1943), qu'elle explore dans la troisième partie du livre, est moins évident. Le calme de la plasticienne « est à l'opposé de la fièvre terrifiante de Louise Bourgeois. (...) Elle ne semble pas avoir de secret, pas de viol, d'inceste, de frère fou, de mère morte, pas de suicide raté, d'internement psychiatrique ». Alors pourquoi, se demande Nathalie Piégay, « invente-t-elle des mythologies personnelles » ? Ayant cherché dans la vie de Saint Phalle et de Bourgeois le secret de leur créativité, elle espère pouvoir interroger Annette Messenger pour prolonger ses recherches. Mais c'est sans doute le refus bienveillant de l'artiste qui permet à ses 3 nanas de prendre véritablement un tournant décisif. « Elle préfère ne pas me rencontrer auparavant », constate, dépitée,

l'autrice, ensuite oui, mais d'abord me lire. »

La question des moyens

Ecrire, plutôt que tenter de percer le secret de l'écriture, semble lui conseiller Annette Messenger. Chercher les manières de créer, plutôt que les raisons de le faire. C'est tout le mouvement qu'accomplit l'écriture de Nathalie Piégay dans son quatrième ouvrage. Passant d'un récit bien calibré sur Niki de Saint Phalle à une analyse un peu euphorique des sources de l'énergie créatrice de Louise Bourgeois, l'écriture se découvre en déplaçant insensiblement ses enjeux : à la question des origines de la création, qui ne dit finalement rien des voies originales trouvées par les artistes, Nathalie Piégay comprend qu'elle doit substituer celle des moyens. Préférer le « comment » au « pourquoi ». Lâcher la bride à son imagination, accepter de broder sans savoir où elle va, tresser des mots ou des matériaux, plutôt que relater ou analyser. Et se laisser surprendre. ■

3 NANAS. SAINT PHALLE, BOURGEOIS, MESSAGER, de Nathalie Piégay, Seuil, « Fiction & Cie », 304 p., 20 €, numérique 15 €.

EXTRAIT

« Elles ont joué à la poupée, elles se sont mariées, elles ont accouché. Elles sont parties, elles se sont effondrées, elles se sont relevées. Elles ont émigré, elles ont voyagé. Elles ont joué avec les couturières, elles ont tiré à la carabine, elles ont tué le père.

Elles sont des filles, elles sont des épouses, elles sont des mères. (...) Elles coulent le bronze, elles préparent le plâtre, elles fondent le latex. Elles aiment les tissus, les bobines, les pelotes, les peluches. Elles les pendent par les pieds, elles les attachent par les cheveux, elles les suspendent à un fil. Elles ont des agents, elles ont des marchands, elles sont pauvres. Elles sont ignorées, elles sont copiées. Elles sont riches, elles deviennent célèbres. »

3 NANAS, PAGE 7

Nathalie Quintane investit les beaux quartiers

Dans le loufoque « Tout va bien se passer », l'écrivaine fait souffler un vent révolutionnaire sur l'Ouest parisien

FABRICE GABRIEL

Nathalie Quintane est un drôle de phénomène dans ce qu'il est convenu d'appeler le « paysage littéraire » français : elle y fait souffler par tornades intermittentes la farce et la poésie, des indignations tempétueuses ou le vent plus calme d'une prose qui peut prendre les tours de l'essai ou du récit. *Tout va bien se passer*, son nouveau livre, ne porte sur sa couverture l'étiquette d'aucun genre, mais on pourrait sans trop de peine l'assimiler à un roman, dont il a la fantaisie fictionnelle et une manière d'allant narratif tout à fait réjouissant.

Si on essaie d'en résumer l'intrigue, on prend cependant le risque de faire croire à une sorte de pochade au développement légèrement chaotique... Disons

alors simplement que tout part d'un torse : celui d'un ministre dont on ne s'occupera pas du visage, ni des membres, mais seulement du tronc soumis à l'épilation douloureuse et méthodique à laquelle procède son secrétaire zélé, sous les ors abondants de la République (mais n'est-ce pas justement « la République des banquiers, des actionnaires et des propagandistes » ?).

L'argument paraît un peu mince, présenté de la sorte, mais il permet de tirer le fil – on n'ose dire : le poil, motif récurrent du livre – d'une aventure entortillée, où l'on suit la narratrice dans un Paris à peine futuriste, vide mais bruisant de mille dangers, envahi surtout par une brume peu rassurante, même si l'on reste dans les « beaux quartiers » de l'ouest, entre le palais de Chaillot et celui de l'Elysée.

Cette drôle de balade dans la capitale ressemble à une fable politique, dont le titre suffit à suggérer ironiquement l'imminence d'une catastrophe : tout va-t-il bien se passer, vraiment ? Le livre ne dis-

sout pas la menace, mais il la laisse éclater en mille postulats comiques, situations limites ou décalages dévastateurs...

Un duo de comédie

L'une de ses originalités est en effet de faire intervenir dans un contexte contemporain assez précisément documenté (Nathalie Quintane se délecte à décrire une certaine géographie du pouvoir) un personnage historique réel, quoique méconnu : la peintre Lucile Franque (1780-1803), élève dissidente de David qui voulut rester fidèle aux idéaux révolutionnaires et fit partie de la secte des Barbus ou Méditateurs, resuscitée à sa manière par l'écrivaine, qui imagine le kidnapping du ministre par un groupe de révolutionnaires (mauvais) cuisiniers. Lucile et la narratrice forment en tout cas un duo de comédie, dont le dialogue, souvent très drôle, permet de décrypter d'un oeil neuf la réalité présente.

Et si l'on rit, c'est bien sûr de la saveur d'une langue qui sait garder le cap du

récit, sans renoncer à sa possible loufoquerie : Nathalie Quintane est poète, ce n'est pas un simple attribut pour carte de visite, mais bien une façon de vivre, aussi, le rapport à la narration. La dimension démonstrative et malicieusement politique du livre est ainsi comme absorbée par l'exubérance verbale qui anime le texte de bout en bout, lequel s'amuse en définitive à mettre en scène notre rapport à l'histoire, et peut-être à la révolution. C'est à certains romans de Raymond Queneau (1903-1976) que l'on pense alors, pour cette manière à la fois efficace et plaisante de jouer avec les époques et les mots, les situations et les idées : cela, disons-le, n'est pas un mince compliment. ■

TOUT VA BIEN SE PASSER, de Nathalie Quintane, P.O.L., 224 p., 18 €, numérique 13 €. Signalons, de la même autrice, la parution en poche de Que faire des classes moyennes ?, P.O.L., « #formatpoche », 104 p., 10 €.



Poète mondial

Dans un lycée à Pontivy (Morbihan) ; à Berck (Pas-de-Calais) ; à bord d'un train reliant Bordeaux à Carcassonne ; ou dans un centre pour migrants à Bolzano, en Italie, Falmarès, 22 ans, compose de brefs poèmes dansants entre les pans de sa jeune vie. « Je ne suis pas migrant / Pas étranger / Pas même apatride / Ni diaspora / Ni expatrié / Ni réfugié / Ni même immigré. / Je suis un petit corbeau des mers en ébullition / Un champ hybride en labour », déclare-t-il, sans pathos et comme affranchi de tout, dans *Catalogue d'un exilé*. Son cinquième livre réunit des textes écrits depuis 2017, date de son arrivée en Europe. Ce jeune homme, parti de Guinée pour un périlleux voyage à travers l'Afrique et la Méditerranée, jusqu'à Nantes, où il réside, se revendique poète du « Monde » – un lieu terrestre et céleste, qu'il évoque sans cesse. S'y croisent l'écrivain Joseph Ponthus, disparu en 2021, qui le prit sous son aile, le vert paradis des amours enfantines en Guinée, « une célèbre passante », les monts Nimba et le cours du Blavet en Bretagne (« Tout est là... / dans cet instant qui coule et passe / Passe et coule / Comme la nuit de tous les oiseaux en liberté »). Baudelaire, Apollinaire et Rimbaud ne sont jamais loin chez Falmarès, ainsi que Senghor (« Car tout n'est que rythme et vin de palme »). Le Sahara, où Falmarès estime être « mort », s'avère un motif ambivalent : s'y confronter, c'est à la fois pleurer les camarades d'exil disparus et envisager la possibilité d'une renaissance grâce à cette « solitude » « domptée » qui l'a fait poète. ■ GLADYS MARIVAT

► *Catalogue d'un exilé*, de Falmarès, préface de Nimrod, Flammarion, 240 p., 21,50 €, numérique 15 €.



L'indicible, de haute lutte

Lorsque s'ouvre le roman, la narratrice vit en famille dans le roman, « praison » où tout le monde est heureux si l'on se tait. Depuis son plus jeune âge, « une monstre horrifiante » sévit dans sa tête et la dévaste de l'intérieur, menaçant de ne pas la laisser en paix tant qu'elle ne l'aura pas identifiée. Or rien de ce qui sort de la bouche de la narratrice ne parvient à exprimer le mal qui la ronge. « Quand je trouverai le nom de la monstre infinie, je n'aurai plus peur. » De son « an 3 » à son « an 25 », elle ne cessera de chercher les mots pour nommer l'indicible, ou le mot, puisque ce qui ne peut être formulé en un seul vocable lui paraît suspect – d'où l'enchaînement de néologismes comme « praison » (maison, prison) ou « intimentissité » (intimité, immensité). Car la langue n'est jamais acquise chez Léna Ghar, elle se conquiert de haute lutte. Partout où l'héroïne cherche une issue, la parole est empêchée, même quand elle croit, un temps, avoir trouvé du répit dans la précision du langage mathématique, ou l'effet de résonance du discours amoureux. Dans *Tumeur ou tutu*, la romancière parvient avec une poésie rageuse à nommer les angles morts du langage, faisant de lui, par un subtil retournement, la seule promesse de libération possible. La narratrice nous entraîne alors vers la violence dans un geste de survie ultime, qui sonne comme une mise à mort : combien de mots auront été sacrifiés pour trouver le mot juste ? « Tu meurs ou tu tues », suggérait déjà le titre. ■ AVRIL VENTURA

► *Tumeur ou tutu*, de Léna Ghar, Verticales, 224 p., 19,50 €, numérique 14 €.